

Amélia Cosimano

Un homme boit
dans le noir





Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Un homme boit dans le noir / Amélia Cosimano.

Noms: Cosimano, Amélia, 1992- auteur.

Collections: Libre'aire.

Description: Mention de collection: Libre'aire

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20190033851 | Canadiana (livre numérique) 2019003386X

| ISBN 9782924966006 (couverture souple) | ISBN 9782924966013 (EPUB)

Classification: LCC PS8605.O84 H66 2019 | CDD C843/.6—dc23

Les Éditions au Carré inc.

34-5, rue Principale Nord

Sutton (Québec) Canada J0E 2K0

Téléphone : 514 316-5450

editeur@editionsaucarre.com

www.editionsaucarre.com

Illustration de la couverture: Catherine Gauthier

Direction de création: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Photo de l'auteur: © Anne-Marie Venne

Édition: Marie-Eve Laroche et Caroline Turgeon

Révision linguistique: Véronique Chelin

Correction d'épreuves: Marie-Eve Laroche

Mise en pages: Édiscript enr.

Relations de presse: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2019

Dépôt légal: 4^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924966-00-6 (version papier)

ISBN 978-2-924966-01-3 (epub)

DISTRIBUTION

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7

Téléphone: 1 800 363-2864

Télécopieur: 1 800 361-8088

prologue@prologue.ca

www.prologue.ca



Pour ma mère.



Le souffle de mon père s'attarde encore entre les murs de sa maison. En y posant mon oreille, je l'entends faire tic-tac, égrenant le temps comme une bombe. Une seconde par mot gardé sous silence.

Je traque ces mots, cherchant l'histoire qu'ils auraient pu raconter. Un récit de sacrifices, de rancœurs, mais de lumière aussi, bien qu'il ne la voyait qu'à travers le fond d'une bouteille.

J'essaie de lui parler doucement, de lui assurer que je comprends, maintenant. J'accroche mes émotions nouvelles au bout d'un hameçon, l'agite tout autour, pour le forcer à sortir. Quand il s'obstine, ma fille et moi nous cachons dans la chambre d'enfants avec un filet, décidées à attendre le temps qu'il faudra.

Une âme doit bien s'attraper de la même façon qu'un papillon.

Au fond d'une armoire, une boîte à chaussures solitaire, remplie de babioles jugées inutiles. En la retournant, de vieux souvenirs se déversent sur le sol, pêle-mêle. Des photographies jaunies, prises par mon père durant notre jeunesse, et d'autres, plus récentes, qu'il n'a pu obtenir que par l'entremise de ma tante. Des poèmes, aussi, oubliés dans ma hâte de quitter le foyer paternel. Cette

voix monstrueuse qui était mienne, cet alter ego à qui appartenait mes pensées les plus laides. Elles geignent, mécontentes d'avoir été confinées à des bouts de papier autrefois cachés entre les pages de mon livre d'enfance préféré. Je les laisse crier dans le vide, sans leur demander pardon, convaincue encore aujourd'hui que les laisser se faire entendre aurait conduit les membres de ma famille à me quitter les uns après les autres, dégoûtés par ma véritable nature.

J'imagine mon père les découvrir. Lisser les feuilles de ses doigts épais. Les ranger soigneusement entre chaque photographie.

Ces instants pétrifiés se débattent. Tentent de m'échapper. Griffent et feulent dans le vide. Ils veulent que je les laisse seuls avec papa. Dans notre vieille maison qui craque.

PARTIE 1

Nos parents



En octobre 1961, ma grande sœur, Anne, naît. Deux semaines après la naissance, ma mère ordonne à mon père de la prendre en photo avec le bébé.

Elle sourit à la caméra, le visage de trois quarts. Les épaules raides, le ventre rentré. Sous le maquillage, une beauté évidente, un brin vulgaire. Ma mère a le regard d'une femme qui se sait belle. Admirer l'angle de sa pommette ou l'ombre au coin de ses paupières revient à complimenter un charpentier pour un travail minutieux, bien exécuté.

Une fois développée, la photo s'avérera mal cadrée, montrant à peine le bébé qu'elle tient dans ses bras.

Ce cliché sera perdu lors de notre déménagement en 1967.



Août 1966

Des fillettes sur le bord du trottoir. Sous les plis d'un petit pantalon bleu, on voit que la plus jeune porte encore des couches, malgré les efforts de sa mère pour la rendre propre. Elles mangent des bleuets. Un par un, prenant chaque baie entre le pouce et l'index, le front plissé à la manière d'un chirurgien accomplissant un acte de grande précision. Elles n'ont rien en commun, sauf leur tête blonde et leur coupe à la garçonne.

Parfois, quand maman doit rester au travail plus tard que prévu et que tante Martine n'est pas disponible, Anne et moi allons chez Josée, notre voisine d'à côté.

Josée et ma sœur vont à la même école, alors notre voisine laisse Anne jouer avec ses poupées. Elles inventent ensemble des histoires compliquées que j'essaie de suivre, un peu en retrait.

Parfois, la mère de Josée me laisse fouiller dans sa sacoche, comme dans un sac à surprise. J'y trouve quelques sous, des clefs et, toujours, une boîte de Chiclets jaune que je m'amuse à secouer pour faire du bruit.

Durant les journées chaudes, on sort dans la cour arrière, pour profiter du soleil. La mère de Josée s'installe dans un coin pour lire, nous surveillant du coin de l'œil. Le plus souvent, on s'étend en file sur l'herbe.

La grand-mère de Josée est morte cette année. Quand je demande ce que ça veut dire, elle dit que maintenant sa grand-mère vit dans le ciel. On la cherche ensemble dans les nuages.

Anne et Josée pointent du doigt, crient qu'elles l'ont trouvée, là, là, et par là-bas. Je ne vois rien. Je suis peut-être encore trop petite. Anne va à l'école, maintenant, alors elle apprend beaucoup plus de choses que moi.

Je finis par tourner la tête vers la mère de Josée, toute son attention concentrée sur le livre qu'elle tient à la main. Elle ne paraît pas s'ennuyer. Je me demande de quoi ça parle, son livre.

Laissant Anne et notre voisine avec les nuages, je me lève d'un bond, me mets à courir en cercle dans la cour, le plus vite possible. Je me sens impatiente. Mes jambes fourmillent, comme dit tante Martine. Je souhaiterais arracher le livre des mains de la mère de Josée, la forcer à m'apprendre à le déchiffrer. Je ne veux pas attendre d'aller à l'école. Je désire lire, comme les adultes.

Je récite l'alphabet dans ma tête, comme Anne me l'a appris. Je mélange les lettres, inventant de nouveaux mots rien qu'à moi, en attendant d'être assez grande pour appartenir à ce monde, moi aussi.

Je demande à Anne de m'emmener à l'école avec elle, le lundi matin. Elle ne veut pas. Je n'ai pas l'âge qu'il faut. Je dois attendre mon tour.

Je demande dans combien de temps je pourrai y aller. Après un calcul rapide sur ses doigts, elle répond dans deux ans.

— Ça fait combien de dodos, deux ans ?

Anne hausse les épaules.

— Au moins cent.

Je retiens mon souffle, impressionnée. Ma sœur me paraît très vieille, tout à coup.

Pour me consoler de ne pas pouvoir aller à l'école, Anne m'apprend à écrire mon nom.

Je m'applique, trace les lettres encore et encore, jusqu'à ce qu'elles ressemblent aux traits droits de ma sœur.

Le soir venu, je montre ma signature à maman. Elle jette un rapide coup d'œil et me tapote la tête avant de continuer à préparer le souper.

En me voyant hésiter, ma tante, qui se tient près d'elle, me confirme qu'elles sont toutes les deux très fières. Ce n'est pas rien, savoir écrire mon nom, à mon âge.

Soulagée, je retourne dans ma chambre en courant, agitant mon morceau de papier comme un drapeau.

Penchée en avant de façon à presque entièrement couvrir sa feuille, pour ne pas que je la voie, Anne peint. Ça ne me dérange pas. Je préfère admirer les pastilles de couleur étalées devant elle, encore plus belles que les bijoux que maman cache dans une petite boîte en bois dans sa chambre.

Comme maman, Anne ne m'autorise pas à les toucher.

Je la regarde tremper son pinceau dans un verre d'eau. Ça crée un nuage vert pomme qui se répand dans le liquide. Je veux goûter.

— Non ! Tu peux pas boire l'eau. C'est pas bon. Tu sais que t'as pas le droit, maman l'a dit.

Je croise les bras.

— J'allais pas toucher !
Anne ne me croit pas. Elle déplace le verre loin de moi.
— Je peux essayer ?
— Non, tu vas mélanger les couleurs.
Elle retrempe son pinceau dans l'eau, l'essuie, prend un peu de rouge.
— Je vais faire attention.
Anne fronce les sourcils.
— Maman dit que tu peux pas y toucher. C'est mon cadeau, de toute façon.
Je vais pleurer. Anne ne veut jamais partager avec moi.
— Je m'ennuie.
Sans se retourner, ma sœur me répond.
— Va jouer avec ton casse-tête.
— Je veux jouer avec toi.
— Moi, j'ai pas envie.
Je pleure pour vrai, maintenant.
— T'es pas gentille !
Anne soupire. Elle pousse la pastille jaune vers moi.
— Tu peux juste toucher à celle-là. Dépasse pas la feuille, faut pas salir la table.
Je promets, me retenant d'applaudir, parce qu'Anne dit que seuls les bébés applaudissent.
Je trempe mon pinceau dans le verre d'eau pendant qu'Anne me surveille et le frotte sur la pastille. Ça fait des bulles et je ris.
— Mets pas trop d'eau, ça va couler.
Anne m'observe encore un peu, puis retourne à sa feuille. Je dépasse sur la table, mais j'essuie avant que

ma sœur ne s'en rende compte et ça ne paraît presque pas.

Mes doigts sont jaunes comme des citrons, maintenant. Avant qu'elle ne m'en empêche, j'enfonce la pastille au complet dans ma bouche.

Ça ne goûte pas pareil.

Quand elle m'entend tousser, Anne se met à crier et me force à la recracher. Le tas jaune visqueux s'étale sur mes genoux.

Elle me chicane dans la salle de bain en m'aidant à me rincer la langue et à nettoyer ma salopette. Ensuite, elle me fait un câlin rapide, pour me calmer.

À partir de ce jour-là, Anne n'utilise plus de jaune dans ses peintures, mais aucun adulte ne le remarque.

— Anne, tu dors ?

— Non.

— Dis, on ferait quoi si maman partait pendant qu'on dort la nuit ?

— Pour aller où ?

— Je sais pas. Pour partir. On ferait quoi si elle revenait pas ?

— On appellerait tante Martine.

— Et si tante Martine s'enfuyait avec elle ?

— Alors on pourra manger de la confiture avec la cuillère et personne nous chicanera. Et tu vas être obligée de faire ce que je te dis, parce que c'est moi la plus vieille et que tu es encore un bébé.

- Anne, tu crois vraiment qu'elles vont partir ?
- Non.
- Mais qu'est-ce qu'on ferait ? On sait pas faire à manger.
- Si tu as peur, on peut juste rester réveillées cette nuit. Comme ça on s'en rendra compte si maman essaie de partir et on pourra la suivre.
- D'accord.
- ...
- Tu me laisseras pas m'endormir ?
- Non.
- Si maman essaie de partir, tu t'enfuiras pas avec elle ?
- ...
- Anne ?
- Non, je reste avec toi.

Avril 1967

Assises à la table à manger, elles ne se savent pas observées. Posés sur leur napperon, des restes de tartelettes aux pommes, qu'elles mangent avec les doigts.

La plus jeune lorgne la part de la plus vieille. Cette dernière ne le remarque pas, trop occupée à nettoyer le visage de sa petite sœur, couvert de miettes et de sucre.

Anne et moi partageons un souvenir. Chacune est persuadée qu'il lui appartient et que l'autre, à force de se le faire raconter, se l'est simplement approprié.

Un voisin me fait cadeau d'une pierre mauve en plastique. Une petite fille plus jolie passe près de nous, ou d'Anne et de lui, je ne sais plus. Il m'arrache la pierre des mains pour la lui donner.

Ce jour-là, après s'être fait supplier, la gardienne du garçon accepte d'emmener les enfants de notre coin de rue en sortie à la piscine municipale. Pendant que la jolie fille se baigne, je m'approche de sa serviette. Ma pierre mauve est là, posée juste à côté.

Je la prends. Juste comme ça. Personne ne me remarque. C'est facile.

À la fin de la journée, elle s'attarde autour de sa serviette, se laisse distancer par le groupe. Elle cherche la pierre. Je vais la voir pour lui dire de se dépêcher, qu'il faut partir, que trop tard, elle l'a perdue.

Le soir, en rentrant à la maison, un certain malaise m'envahit. Pour me débarrasser du sentiment, j'offre la pierre à Anne, ou elle me l'offre.

L'une de nous deux l'échappe dans une bouche d'égout. On la regarde briller un instant, hors de portée.

On repart ensemble, un peu déçues.

Assise à la table de cuisine, je balance mes jambes d'avant en arrière, le menton posé sur mes avant-bras. La lumière du matin me chatouille la pointe des cils.

À genoux sur sa chaise, Anne prépare le déjeuner. On chuchote, pour ne pas réveiller maman.

Sur l'ordre d'Anne, je lui passe un biscuit Ritz, qu'elle couvre de beurre d'arachide. Elle l'ajoute aux autres, posés sur la table.

Impatiente, je balance mes pieds plus fort.

Quand elle termine enfin, on se sépare les biscuits avant de les manger. La bouche pleine, on se sourit, fières de nous.

On jouait souvent au bonhomme pendu, petites. Comme je ne savais pas encore écrire, avant chacun de mes tours, je lui demandais au creux de l'oreille comment épeler le mot.

Lorsque j'ai finalement appris à lire, on s'était déjà lassées du jeu.

Anne et moi dessinons, assises à la table de cuisine. Devant nous, les crayons de bois offerts par tante

Martine. On prend soin de replacer chaque crayon dans la boîte avant d'en prendre un autre, à l'endroit exact où il se trouvait quand nous avons déballé le cadeau pour la première fois. Les crayons brillent. On dirait une boîte à trésor.

Ma main dérape sur la feuille, laissant un trait foncé sur la table. J'y mets mon coude pour le cacher, de peur de me faire gronder. Personne ne le remarque, ma sœur trop absorbée par sa propre œuvre et maman assise loin de nous dans le salon.

Lorsque je termine, je cours dans l'autre pièce pour lui montrer. Maman me sourit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est toi.

Elle pince les lèvres. Je me sens gênée tout à coup.

— C'est très joli, ma chérie.

Maman se penche à nouveau vers le petit carnet qu'elle tient dans ses mains, griffonnant ce qui m'apparaît comme de longues phrases. Pour la centième fois, je souhaite pouvoir commencer l'école tout de suite. Je voudrais savoir écrire, moi aussi.

Lorsque je reviens m'asseoir près d'Anne, elle jette les yeux sur ma feuille.

— C'est maman ?

Je me redresse bien droit sur ma chaise.

— Oui ! Et ça dans le coin, c'est un soleil ! Tu as vu ?

— Oui, je le vois. C'est bien, tu deviens bonne.

Ravie, je me retiens de bondir sur place. Anne me sourit.

— Les adultes sont trop vieux pour comprendre les dessins des enfants. C'est le Petit Prince qui l'a dit, tu te souviens ?

Je hoche la tête, soudain heureuse qu'Anne n'ait que deux ans de plus que moi. Parce qu'être enfant en même temps veut dire partager les mêmes secrets.